

**Kalin MIKHAÏLOV<sup>1</sup>**

**Peut-on vivre sans noblesse ?  
Le problème du « réalisme » dans le roman des XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles**

**Abstract**

**A World without Nobleness?**

**The Problem of Realism in the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> Century Novel**

In the Western European novel, the death of the nobleness of the soul brings to life the “social realism” characteristic of Balzac’s work. This change is signified by the transformation of the novel’s protagonist from a moral into a social individual (S. Hadzhikosev). Later, this development will logically progress into the ascension of the antihero and conclude with the “cynical realism” (“réalisme cynique”), preached by authors like Frédéric Beigbeder.

Reflecting on several major novels written in the 19<sup>th</sup> and 20<sup>th</sup> centuries, this article strives to answer the principal question of whether the novelist could take another realistic path, and tries to imagine what this path would look like.

**Keywords:** nobleness; history of the novel; hero and antihero; realism (in literature); Christianity.

**Резюме**

**Можем ли без благородство?**

**Проблемът за реализма в романа на XIX и XX век**

От смъртта на душевното благородство в западноевропейския роман се ражда „социалният реализъм“ от балзаковски тип. Това раждане е белязано от трансформацията на романния персонаж от морален в „социален индивид“ (С. Хаджикосев). По-късно процесът ще доведе логично до възшествието на антигероя и ще завърши с „циничния реализъм“ (*réalisme cynique*), проповядван от автори като Фредерик Бегбеде.

Съществува ли друг реалистичен път, по който един романист може да поеме – това е фундаменталният въпрос, на който тази статия се опитва да отговори, опирайки се върху десетина значими романни творби от XIX и XX век.

**Ключови думи:** благородство; история на романа; герой и антигерой; реализъм (в литературата); християнство.

---

<sup>1</sup> **Kalin Mikhaïlov** enseigne la littérature comparée à la Faculté des lettres slaves de l’Université de Sofia « St Clément d’Okhrid », en Bulgarie. Docteur ès lettres (2000) et maître de conférences (depuis 2009), poète et essayiste, il est l’auteur notamment de *Mauriac et Bernanos – deux mondes romanesques entre la violence et l’amour* (paru dans une version abrégée aux éditions Minard, coll. « Archives des lettres modernes », 2011) et de deux ouvrages sur les rapports entre christianisme et littérature : „Християнство и идентичност. Пътуване към себе си в света на литературата и културата“ [*Christianisme et identité. Un voyage dans le monde de la littérature et de la culture*], Sofia, 2007 et „Християнската литература: между вписването и отграничаването“ [*La Littérature chrétienne : entre l’inscription et la délimitation*], Sofia, 2013). Courriel : kalin\_m@slav.uni-sofia.bg.

Il est impossible de savoir jusqu'à quel point peut s'étendre dans le monde l'heureuse influence d'un cœur honnête et bienfaisant [...].

(Charles Dickens, *Les grandes espérances*<sup>2</sup>)

Y a-t-il entre le « réalisme socialiste » déjà passé, qui nous *imposait* le mode de vie du « personnage positif<sup>3</sup> », et le « réalisme cynique<sup>4</sup> », qui gagne de plus en plus du terrain et qui a la prétention de ne nous faire suivre aucun modèle (« ça, c'est tout simplement la vie »), une zone intermédiaire réservée à un « réalisme » d'un autre type ? Un réalisme qui se soucie de la dignité humaine sans la réduire à ce qui peut être goûté, touché et senti ? Reste-t-il encore un territoire réservé à l'apparition éventuelle de « personnalités lumineuses<sup>5</sup> » – non seulement dans la vie mais aussi dans la littérature –, qui puissent *témoigner* de par leur présence même de ce que le sur-emploi perfide du « personnage positif » n'en annule pas chaque emploi ? C'est à ces questions que j'essaierai prudemment, vers la fin de cette étude, d'apporter quelques éléments de réponse, après avoir envisagé, à travers le prisme de la noblesse, la genèse de la situation actuelle déplorable du réalisme.

### 1. Le noble geste romanesque, ou « la lignée » de la noblesse

Quel est le geste qui puisse être qualifié de noble ? Nous l'entendrons, dans cette étude, comme *une attitude désintéressée caritative envers autrui, ne procédant pas d'une surestimation de sa propre personne* ni, à l'inverse, *d'une sous-estimation de soi* chez l'agent, mais qui, au contraire, situe tout ce que celui-ci a fait sur le plan du *service humble*. Dans ce sens et en dépit de la suprématie éthico-spirituelle de celui qui effectue le geste sur celui qui « s'en sert », le geste de noblesse va dans une direction « du bas vers le haut », ayant de la sorte la capacité de rétablir la dignité offensée, a-*vil*-ie, de son « bénéficiaire ».

<sup>2</sup> Dickens, Charles. *Les grandes espérances*. Roman traduit de l'anglais par Charles Bernard-Derosne. Paris, Librairie Hachette et Cie, 1896. Tome premier, p. 255. Disponible en ligne dans La Bibliothèque électronique du Québec, Collection *À tous les vents*. Volume 556 : version 2.0. : <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Dickens-esperances-1.pdf>. (25.03.2020).

<sup>3</sup> À une « seule dimension », au caractère « plat » et immanquablement fidèle aux directives actuelles de la « politique du parti » (cf. Можейко, Едвард. *Социалистическият реализъм. Теория. Развитие. Упадък*. София, УИ „Св. Климент Охридски“, 2009, с. 116-119). [Możejko, Edward. *Sotsialisticheskiyat realizam. Teoria. Razvitie. Upadak*. Sofia, UI „Sv. Kliment Ohridski“, 2009, s. 116-119].

<sup>4</sup> On doit l'expression à l'écrivain français Frédéric Beigbeder (né en 1965), qui se situe également lui-même « dans ce réalisme pessimiste, parfois ironique, parfois cynique » (Di Falco, Jean-Michel & Beigbeder, Frédéric. *Je crois moi non plus*. Paris, Calmann-Lévy, 2004, p. 114).

<sup>5</sup> Comme le défunt pape Jean-Paul II, que P. Karagyozov appelle « la personnalité la plus lumineuse du XX<sup>e</sup> siècle » (cf. Карагъзов, Панайот. *Календари, мъченици и поети. Статии по полска история и литература*. София, УИ „Св. Климент Охридски“, 2010, с. 26-29). [Karagyozov, Panayot. *Kalendari, mächenitsi i poeti. Statii po polska istoria i literatura*. Sofia, UI „Sv. Kliment Ohridski“, 2010, s. 26-29].

Les exemples de gestes pareils sont loin d'être absents du roman du XIX<sup>e</sup> siècle, ces gestes relevant quelque personnage en haut et au-devant du point de vue éthico-spirituel. Dans *Les Fiancés* d'Alessandro Manzoni par exemple (la première version du roman est publiée en 1821), Federigo Borromeo parvient à « descendre » au niveau de l'Inconnu, filou d'envergure, sur la conscience duquel pèsent plusieurs crimes très graves. Quoiqu'archevêque, cardinal et érudit, Federigo n'hésite pas un moment à « oublier » toutes ses dignités pour aider le pécheur qui, un poids sur le cœur, est venu lui découvrir sa propre dignité. « Que suis-je, moi, faible mortel, pour vous dire quel profit Dieu peut tirer désormais de vous, ce qu'il peut faire désormais de cette volonté impétueuse, de cette constance imperturbable, quand il l'aura animée, enflammée d'amour, d'espérance et de repentir ? »<sup>6</sup>, ce n'est qu'une partie des propos que Federigo adresse à l'invité, qui l'a surpris mais qu'il attendait depuis longtemps, pour répondre à sa question où transparaît le désespoir : « que voulez-vous qu'il [Dieu] fasse de moi ? »<sup>7</sup>. Les paroles de l'évêque ainsi que son comportement dans son ensemble auront l'effet du baume mis au cœur de l'Inconnu.

Dans deux des romans les plus connus de Victor Hugo, on remarque des gestes qui rappellent de par leur sens celui de Federigo : dans *Notre-Dame de Paris* (1831), on « voit » le geste miséricordieux d'Esmeralda envers Quasimodo, qui, ayant en vain essayé de l'enlever d'après l'ordre de Frollo, gémit de soif insupportable, attaché à l'infâme poteau, après avoir été cruellement flagellé par suite de sa faute<sup>8</sup>. Sous les railleries de la foule de badauds devant le spectacle « amusant », l'« Égyptienne » agit de façon qui réveille « la conscience morale », pour reprendre l'expression réussie de Christo Todorov, chez le sonneur infirme<sup>9</sup>. On sait bien comment, dans *Les Misérables* (1862), le fait que l'ancien forçat, qui se voit partout mis à la porte, soit hébergé chez Myriel, et la réaction de l'évêque au vol commis par la suite déclenchent le processus de transformation éthico-spirituelle chez Jean Valjean.

Il convient de souligner que les gestes évoqués marquent un *tournant* non seulement dans le destin des personnages-« bénéficiaires » correspondants mais aussi dans la trame narrative du roman dans son ensemble : sans l'influence bienfaitrice de Federigo Borromeo sur l'Inconnu, le sort des fiancés Lucia et Renzo aurait été tout autre ; ce qui est entièrement valable aussi pour Jean Valjean. Chez Quasimodo les conséquences sont moins univoques, dans la mesure où il n'arrive pas à devenir

<sup>6</sup> Manzoni, Alex. *Les Fiancés*. Trad. de l'italien par Rey Dusseuil, nouvelle édition. Paris, Charpentier, 1853, p. 413.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 412.

<sup>8</sup> Hugo, Victor. *Notre-Dame de Paris*. Édition de B. Andersson. Paris, Gallimard, 2019 (Collection Folio classique), pp. 346–351.

<sup>9</sup> Todorov, Christo. *Histoire de la littérature française. XVIII<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> s. Première partie : le roman*. Sofia, Naouka i izkustvo, 1979, p. 49 sq.

bienfaiteur à l'égard d'autres personnages, excepté Esmeralda, à qui il est redevable, c'est-à-dire que le bien envers autrui ne se multiplie pas en dehors des relations entre bienfaiteur et « bénéficiaire ».

Si le geste noble peut être défini comme un acte qui, déclenchant « la conscience morale » de l'homme, selon l'expression déjà citée de Christo Todorov, le fait évoluer d'un « non-humain », pré-humain ou demi-humain en une personne intégrale, c'est-à-dire une *personne morale*, assumant la responsabilité de ses actes, on se trouve face à la question pertinente : pourquoi l'acte de Jean Valjean envers l'inspecteur de police Javert dans *Les Misérables* (à savoir le fait qu'il l'ait épargné sur la barricade lors de l'insurrection à Paris en 1832) s'avère-t-il insuffisamment efficace, incapable de provoquer un processus de renouvellement intérieur entier de sa personne ? Est-ce uniquement dû au fait que le personnage de Victor Hugo ne soit pas à même de sortir de la voie tracée par sa manière de penser jusque-là, pareil à une « locomotive » qui ne suit que des rails posés au préalable – image qui nous est suggérée par l'intitulé métaphorique de cette partie du roman, *Javert déraillé*<sup>10</sup>? Or, l'apôtre Paul, à la conversion de qui renvoie le texte même<sup>11</sup>, n'a pas été moins doté des caractéristiques de la « locomotive », c'est-à-dire moins fervent dans l'accomplissement de tout ce que lui avait dicté sa conscience de pharisien-gardien, conscience qui rappellerait de loin celle de Javert, si on négligeait le fait que l'un soit un homme religieux, et l'autre – non... La réponse ne résiderait-elle pas alors dans le fait que « le personnage central pas très réussi du roman Jean Valjean », selon le mot de Siméon Hadzhikossev<sup>12</sup>, se situant entre le romantique et le réaliste, ne soit convaincant ni pour Javert ni pour nous ? Mais pourquoi alors s'est-il avéré tel aux yeux d'autres personnages du roman, voire aux yeux d'autres lecteurs (à commencer par Baudelaire) ? Il nous semble que le problème doit être cherché ailleurs : Jean Valjean n'est simplement pas en mesure d'être la personne qui *fasse autorité* aux yeux de l'ancien gardien des forçats ; or, Javert a justement besoin d'une pareille personne. Il ne conçoit pas comment un ancien<sup>13</sup> forçat, quelques nobles que soient ses actes, puisse se trouver en position de lui indiquer une nouvelle direction de sa vie à lui... On ne doit pas, bien entendu, sous-estimer le fait que Javert serve aveuglément le *principe abstrait, impersonnel* – ce service fanatique a à un tel point (dé)formé sa manière de penser que « l'écroulement » des bases du principe entraîne violemment son serviteur même...

On peut en conclure donc que, pour que l'influence du geste de noblesse soit durable et pour que celui-ci puisse donner une nouvelle direction de la vie d'autrui, il faut que la personne de son agent

<sup>10</sup> Hugo, Victor. *Les Misérables II*. Édition d'Yves Gohin. Paris, Gallimard, 2014 (Collection Folio classique), p. 718 sq.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 726 : « [...] qu'il y ait pour la locomotive un chemin de Damas ».

<sup>12</sup> Voir : Хаджикосев, Симеон. *Западноевропейска литература. Част пета. Големите френски реалисти от XIX век*. София, Сиела, 2009, p. 60. [Hadzhikosev, Simeon. *Zapadnoevropeyska literatura. Chast peta. Golemite frenski realisti ot XIX vek*. Sofia, Siela, 2009, p. 60].

<sup>13</sup> Il n'y a pas, pour l'inspecteur de police, des anciens criminels, mais des criminels-à-jamais.

soit habillée d'autorité. Une pareille déduction n'est pas valable que pour Javert. Le destinataire du geste devra être à même de se placer, ne serait-ce qu'un court instant, « au-dessous » de la personne de son bienfaiteur – de la manière dont Quasimodo se place « au-dessous » d'Esméralda, et l'apôtre Paul, « au-dessous » du Christ, qui apparaît devant lui sur le chemin de Damas<sup>14</sup>. Ainsi que de la manière dont Jean Valjean se place, à plusieurs reprises, « au-dessous » de la personnalité lumineuse de Monseigneur Bienvenue. C'est la même attitude qu'a l'Inconnu vis-à-vis de l'archevêque milanais : « La personne de Federigo était en effet de celles qui annoncent une supériorité et la font aimer. Son port était naturellement modeste et presque involontairement majestueux [...]»<sup>15</sup>.

Dans la tradition romanesque des Temps modernes, on voit s'en suivre l'influence déterminante de l'exemple personnel qui fait autorité jusqu'à *Don Quichotte* de Cervantès, ce « roman de tous les romans », d'après l'expression célèbre d'E. T. A. Hoffmann. Le chevalier à la triste figure reste le prototype du modèle du comportement noble, quoique vu sous un jour de tragicomédie. Nous sommes entièrement d'accord avec la thèse du critique espagnol Menéndez y Pelayo, selon laquelle le roman de Cervantès désagrège, dans l'ensemble, le faux, le chimérique et l'immoral au sein de l'idéal chevaleresque tout en *reconfirmant* ce qui mérite d'être conservé<sup>16</sup>. Désagrégation qui doit être pensée également comme une possibilité de se libérer du caractère *abstrait* de l'Idéal<sup>17</sup> par l'intermédiaire de la jonction de celui-ci au *caractère concret exigeant des choses* : le gouvernement d'une île par exemple est quelque chose de très concret, tout comme par ailleurs le fait de prendre soin d'une femme en chair et os, à la différence du « soin » de la louange d'une Dulcinée imaginée. Si l'intuition non seulement du critique espagnol mentionné mais aussi celle d'Unamuno, qui avait reconnu en la personne de Sancho l'héritier spirituel de Don Quichotte (ce qu'on voit aussi dans le texte célèbre de Tourgueniev qui compare Don Quichotte et Hamlet), se confirme en réalité, on pourra parler alors en effet d'une « lignée » de la noblesse, où l'on voit au premier plan se manifester les qualités intérieures (morales) du personnage, et non pas son statut social.

<sup>14</sup> Cf. le passage célèbre des *Ac* 9: 1-9 *sq.* qui nous raconte l'histoire de la vocation de Saul dans : *La Sainte Bible traduite en français sous la dir. de l'École biblique de Jérusalem [= Bible de Jérusalem]*. Paris, Cerf, 1956, p. 1449.

<sup>15</sup> Manzoni, *op. cit.*, p. 410.

<sup>16</sup> Менендес-и-Пелайо, Марселино. Ридарските романи. Сервантес и Дон Кихот. – В: Менендес-и-Пелайо, М., Х. Ортега-и-Гасет и М. де Унамуну. *Дон Кихот и Сервантес според съвременни испански мислители*. София, Хемус, 1946, 19-38, p. 19 *sq.* [Menéndez y Pelayo, Marcelino. *Ritsarskite romani. Servantes i Don Kihot*. – V: Menéndez y Pelayo, M., J. Ortega y Gasset, M. de Unamuno. *Don Kihot i Servantes spored savremenni ispanski misliteli*. Sofia, Hemus, 1946, 19-38, p. 19 *sq.*].

<sup>17</sup> Cf. l'observation éclairante de K. Yanakiev concernant le bas Moyen Âge : « [...] l'«Idéal» chevaleresque se voit perdre petit à petit ses contours concrets réels ; il se transforme en un *pur* Idéal indéterminé en général, en une perfection de plus en plus abstraite, privée de fonctionnalité pratique et de caractéristiques *sémantiques* profondes » (Янакиев, Калин. *Античност, Средновековие, Ренесанс – еволюция и динамика на нравствените светогледи*. – В: *Антология по етика*. Том I. Част I. Античност. Средновековие. Ренесанс. София, Наука и изкуство, 1987, с. 3-24, с. 20). [Yanakiev, Kalin. *Antichnost, Srednovekovie, Renesans – evolyutsia i dinamika na npravstvenite svetogledi*. – V: *Antologia po etika*. Tom I. Chast I. Antichnost. Srednovekovie. Renesans. Sofia, Nauka i izkustvo, 1987, s. 3-24, s. 20].

Quel est le rapport entre ce qui vient d'être dit et la présence du regard « réaliste » sur la réalité dans l'espace romanesque du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle ? Si l'on considère le réalisme comme un « réalisme social »<sup>18</sup>, c'est-à-dire comme une espèce particulière de *réductionnisme*, qui ramène le monde au domaine de l'acte social, de la performance sociale, le rapport devient visible : le jour où la capacité de produire des gestes nobles s'éteint et qu'elle se voit bien « enterrée » marque la naissance du « réalisme social ». À cet égard, le roman *Le Père Goriot* de Balzac (1835) reste toujours un modèle : simultanément avec le modique enterrement du vermicellier appauvri, « oublié » de ses filles et gendres, Eugène de Rastignac ensevelit aussi ses « scrupules », qui l'ont jusque-là empêché de se transformer de personne morale, au sens que nous avons en vue plus haut, en « personne sociale », au sens que confère probablement au phénomène S. Hadjikossev, en définissant son apparition comme « la découverte majeure du roman réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle »<sup>19</sup>. La différence fondamentale, se faisant également manifeste dans le contexte d'autres romans balzaciens, entre la personne morale et la personne sociale consiste, selon nous, en le fait suivant : alors que la première a la « propriété » *de conserver ses contours* (c'est-à-dire son identité), sans tenir compte des défis auxquels elle se voit confronter par la société, la deuxième est encline à « s'ouvrir » dans son être social, qui modèle son comportement, à se confondre avec lui, à perdre son image propre et à se transformer en « étiquette », en « masque ». L'étiquette de Rastignac, parvenu à s'intégrer dans la haute société, aurait été « maître ès élégance » ; en un masque, de « maire-philanthrope » par exemple, se serait également figé l'être de Monsieur Madeleine si le personnage d'Hugo avait préféré le compromis à l'unique choix qui soit digne sur le plan moral, à savoir celui d'assister au procès Champmathieu et de déceler son identité. Dans la scène finale célèbre du roman *Le Père Goriot*, au moment où Rastignac se tient au-dessus de Paris, qui s'étend à ses pieds, et lui adresse sa menace de « conquérant », nous pouvons encore « distinguer » sa silhouette, « perchée » sur le haut du cimetière Père-Lachaise, alors que son « plongement » dans l'« océan » de la capitale<sup>20</sup> prédit en fait l'« effacement » total de ses contours en tant que personne morale.

## 2. De « la personne sociale » à l'antihéros

On peut remarquer sans peine qu'à la « lignée » de la noblesse dans le roman du XIX<sup>e</sup> siècle fait pendant une autre « lignée », celle de la *vilenie*, qui reflète les étapes de la chute de la personne

<sup>18</sup> Хаджикосев [Hadjikosev], *Op. cit.*, p. 24 sq.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>20</sup> C'est justement le mot « océan » qu'emploie Balzac dans son roman : « Mais Paris est un véritable océan. » (Balzac, Honoré de. *Le Père Goriot*. Paris, Alexandre Houssiaux Éditeur, 1855, p. 25 ; cf. aussi pp. 524–525 ; disponible en ligne dans La Bibliothèque électronique du Québec, Coll. À tous les vents, Vol. XXX, version 1.0 : <https://beq.ebooksgratuits.com/balzac/Balzac-39.pdf>, consulté le 29 février 2020.).

humaine. Si l'on veut désigner la progression décroissante de cette évolution, on devra trouver un certain critère commun qui puisse aider à mesurer le degré de sa chute. Mais quel serait ce critère ? Basons-nous non seulement sur ce qu'on vient de dire sur la mort de l'élan et le geste noble, mais aussi sur l'impératif éthique de comportement noble (« chevaleresque »), reconfirmé par le message général du roman *Don Quichotte de la Manche* de Cervantès : « C'est pour remédier à ce mal que, dans la suite des temps, et la corruption croissant avec eux, on institua l'ordre des chevaliers errants [...] pour défendre les filles, protéger les veuves, favoriser les orphelins et secourir les malheureux »<sup>21</sup>. Il semble que, dans la perspective culturelle et artistique que dessine le roman de Cervantès, il n'y ait pas de meilleure « mesure » de comportement ignoble que *l'attitude envers la femme*. Cette mesure peut être cherchée aussi bien au niveau des personnages, de leurs points de vue et actions, qu'au niveau des positions prises par le narrateur.

Considérons quelques exemples seulement de la chute morale de plus en plus importante du personnage. Si pour Rastignac, dans le roman *Le Père Goriot*, la femme-maîtresse n'est qu'une « échelle » lui permettant d'accéder à la haute société, pour les Thénardier des *Misérables* de Victor Hugo la femme devient déjà une « mine » remportant de l'argent qui peut faire l'objet d'une exploitation sans pareille<sup>22</sup>. On sait que Fantine devient prostituée, une femme donc avec laquelle « les gens de bien » peuvent s'amuser, et le font parfois de façon trop grossière. Or, dans *L'Esprit souterrain* de Dostoïevski (1864<sup>23</sup>), la façon dont le personnage « se reconforte » en compagnie d'une femme légère n'est pas seulement loin d'être grossière, elle paraît même trop sophistiquée dans sa perfidie. Le personnage de Dostoïevski feint d'être noblement intéressé par le sort de la jeune femme, aux côtés de laquelle il s'est trouvé la nuit, après la fête, humiliante à son égard, qu'il a passée avec ses « amis » ; il lui décrit en couleurs vives non seulement la dégradation imminente, autant physique que morale, qui la rejoindra si elle n'abandonne pas sa profession, mais aussi *l'image alternative* d'un bonheur en famille, qui semble très proche<sup>24</sup>. Non que cette image soit perfide en elle-même, elle le devient dans le contexte de ce que le personnage-narrateur a déjà bien voulu nous apprendre : nous sommes au fait

<sup>21</sup> Cervantès Saavedra, Miguel de. *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*. Traduction et notes de Louis Viardot. La Bibliothèque électronique du Québec. Coll. *À tous les vents*. Vol. 294 : version 2.0 (Sources : *L'ingénieux hidalgo Don Quichotte de la Manche*, par Miguel de Cervantès Saavedra, avec les dessins de Gustave Doré, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, 1978. « Le texte de la présente édition est conforme à celui de la première édition illustrée par Gustave Doré, Hachette (1863). »), Tome I, pp. 183–184. Consultable en ligne ici: <https://beq.ebooksgratuits.com/cervantes/Cervantes-1.pdf> (25.03.2020).

<sup>22</sup> N'oublions pas que c'est le comportement *irresponsable* de son bien-aimé vieillissant Tholomyès, tout comme sa propre légèreté naïve de femme amoureuse, qui déclenche la situation misérable de Fantine.

<sup>23</sup> La distinction entre le roman et ce qu'on appelle « повесть » dans les traditions littéraires des cultures slaves nous paraît négligeable en l'occurrence, d'autant plus qu'elle n'est basée le plus souvent que sur des critères quantitatifs selon lesquels « повесть » signifierait un récit plus long.

<sup>24</sup> Dostoïevski, Fedor Mikhaïlovitch. *L'Esprit souterrain*. Traduction et adaptation E. Halpérine, Ch. Morice. Librairie Plon, 1886 (2009 : Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »), pp. 139–141. Disponible en ligne à l'adresse suivante: [https://www.ebooksgratuits.com/pdf/dostoievski\\_esprit\\_souterrain.pdf](https://www.ebooksgratuits.com/pdf/dostoievski_esprit_souterrain.pdf) (25.03.2020).

de la manière dont il se traite lui-même, de l'amour-propre vexé et douloureux qui le fait souffrir, de ce que tous ses actes « aspirent », suivant leur propre logique illogique, vers l'acte (ou « l'accord ») final suprême de vilenie, par lequel il touche le fond du *dés-ennoblissement*, autant qu'un pareil fond existe. Nous sommes confrontés ici à une bassesse qui vise, d'une part, à le « venger » de celle mise en œuvre contre lui, un peu avant, par ses convives, et, de l'autre, qui *confirme* psychologiquement, c'est-à-dire dans l'esprit aussi bien du personnage que du lecteur, *l'image* que le personnage anonyme se fait de lui-même. C'est comme si « l'homme du sous-sol » avait besoin (afin de pouvoir continuer à exister) de prouver – d'abord à lui-même, et ensuite à nous tous –, que c'était exactement sa nature, et que par conséquent un comportement pareil ne devait point nous étonner : qu'est-ce qui pourrait l'« élever » de nouveau du dernier degré de la chute morale et psychologique et de l'« auto-flagellation » verbale malsaine à la hauteur de l'homme digne ?

Ce qui pourrait l'élever, c'est un geste noble de sa part envers Lisa, qui a fait confiance à son discours beau et ordonné « comme dans un livre »<sup>25</sup>, et qui a osé le chercher dans son logement « souterrain » misérable, afin qu'il la sauve ; or, même en ce moment, sa lâcheté vétilleuse le trahit, ne lui permettant pas de surmonter, ne serait-ce qu'un instant, le niveau éthico-spirituel qu'il a « épousé ». « On m'avait humilié, je t'ai humiliée. On m'avait tordu comme un torchon : j'ai voulu à mon tour user de ma force... Voilà ! et toi, tu croyais déjà que je venais te sauver ! N'est-ce pas ? tu l'as cru ? tu l'as cru ? », s'écrie-t-il dans sa face, tout à fait conscient du jeu qu'il a joué et qu'il continue de jouer.<sup>26</sup>

Ainsi, dans l'œuvre de Dostoïevski qui date des années 1860, on voit profiter de la femme en sa qualité non seulement d'« esclave sexuelle » mais aussi de « poubelle émotionnelle », d'*instrument d'auto-humiliation*, celle-ci n'ayant rien à voir avec la vertu de l'humilité, parce qu'elle puise dans une rancune qui est pathologique dans sa méticulosité, ainsi que dans un amour-propre tyrannique, et qu'elle se réalise grâce à la manipulation d'autrui, du faible socialement, qui a eu la malchance d'avoir été « sous la main ».

La fin logique de ce processus, dont les étapes nous n'essayons ici que d'esquisser, est couronnée par la densité tragique de l'*impartialité* vis-à-vis du sort de la femme : c'est la façon dont cette impartialité est représentée dans *La Chute* d'Albert Camus (1956) qui donne du corps à la confession quelque peu frugale, du point de vue littéraire, du « juge-pénitent ». Parmi les 160 pages environ de l'édition originale du livre, une page et demie suffit à la représentation de l'épisode sur lequel repose la crise vécue par le personnage de Camus. Un épisode d'une nuit pluvieuse, où Jean-

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 162.



Baptiste, venant juste de quitter une de ses amies et regagnant son domicile par un des ponts sur la Seine, est passé derrière la « forme penchée sur le parapet » d'« une mince jeune femme, habillée de noir », sans s'arrêter, poursuivant sa route, même après avoir entendu une cinquantaine de mètres plus loin le bruit de la chute d'un corps dans le fleuve et les cris qui l'ont suivie, sans avoir ensuite prévenu personne<sup>27</sup>. Ce sont justement ces cris qui ne cessent de retentir dans sa conscience des années plus tard et à des centaines de kilomètres plus loin...

Alors que « l'homme du sous-sol » de Dostoïevski est préoccupé de *sa propre vilénie* au point d'être entièrement obsédé par l'idée qu'il se fait d'elle, Jean-Baptiste Clamence essaye de *faire descendre* ses auditeurs au niveau de son acte lâche et égocentrique, et ce non seulement pour se justifier mais aussi pour avoir raison de les « accuser », eux. Le sens ontologique et moral de son acte consiste en ceci : « Et voilà, je ne suis pas tout seul, vous, vous me ressemblez, mais il n'y a que moi qui ai le courage de prononcer de vive voix ce que vous recelez de vous-mêmes. » Dans ce sens, la « pénitence » de l'avocat bon vivant parisien, réputé jadis, n'est qu'apparente : autrefois, comme aujourd'hui, tâchant d'attirer vers son drame existentiel tout « interlocuteur », qui soit prêt à l'écouter, il se place au-dessus des autres afin de pouvoir se prononcer à propos de leur culpabilité ainsi que de la sienne de la hauteur réservée à la dernière instance. Voilà pourquoi l'apitoiement sur soi-même de « l'homme du sous-sol » et la « pénitence » accusant les autres de Jean-Baptiste Clamence sont l'expression d'une seule et même *incapacité à agir noblement* et des tentatives de *justification* de celle-ci. Comme l'incapacité à agir noblement est la caractéristique principale de l'*antihéros*, les deux personnages considérés ici peuvent être comptés parmi les représentants de ce type littéraire ; remarquons cependant que le fait que tous les deux cherchent à trouver une justification à leurs actes est significatif de la présence, manifeste encore, d'une certaine conscience chez eux.

On ne trouvera par contre chez les personnages des romans appartenant à la tradition du « réalisme cynique » aucun reste de conscience, soit-elle interrompue dans son développement : ils ne croient plus en aucune instance immanente ou transcendante, devant laquelle ils seraient censés rendre compte de leurs actes. Leurs créateurs<sup>28</sup> les représentent comme des êtres humains, totalement *ir-responsables* de leurs actes, au sens propre et au sens figuré : ces personnages n'ont aucune idée des motifs qui les ont fait agir d'une manière ou d'une autre. Si on pouvait demander aux auteurs de leurs histoires pourquoi ils les ont créés tels qu'ils sont, la réponse serait soit un haussement d'épaules soit de nature biogenico-déterministe, c'est-à-dire tautologique : ils sont comme ils sont...

<sup>27</sup> Camus, Albert. *La Chute*. Paris, Gallimard, 1956, pp. 81–82.

<sup>28</sup> Il convient de mentionner ici quelques noms encore, sans prétendre à l'exhaustivité : Anthony Burgess, Charles Bukowski, Irvine Welsh. Nous laissons de côté, pour l'instant, leurs « compagnons » bulgares.

Alors, au bout de ce que nous avons appelé « lignée » de la vilénie ne se situe pas le « réalisme social », qui a introduit et affirmé le statut de la « personne sociale » dans le temps-espace du roman du XIX<sup>e</sup> siècle : la ligne du dés-ennoblissement se termine avec le « réalisme cynique », pour lequel plaide Beigbeder et dans lequel le personnage (en tant qu'« image romanesque » de l'homme, selon l'expression de Bakhtine) n'est même plus un « animal social », mais tout simplement un animal, se distinguant éventuellement des autres animaux par la capacité de relater l'action des instincts qui l'envahissent. Au cas où cet animal serait assez lettré pour habiller en mots ses impulsions.

### 3. La personne noble par excellence

Au début de notre ère et à la fin du deuxième millénaire, on voit apparaître deux personnifications de l'idéal de l'attitude noble, qui prouvent que cet idéal n'est point imaginaire mais applicable en tout temps et en toutes circonstances. La première est celle du Fondateur même de notre ère, le Christ, descendu de sa hauteur réelle, non pas imaginaire (comme chez Jean-Baptiste), en « bas », pour pouvoir de cette position servir, en élevant ceux qu'Il sert sur un niveau ontologique plus haut que celui où ils se trouvent<sup>29</sup>. La conversation du Sauveur avec la Samaritaine, à laquelle il se révèle pour la première fois comme le Messie, montre le fonctionnement de ce principe de l'office<sup>30</sup>. Obsédée d'abord par l'idée de puiser de l'eau au puits de Jacob sans avoir à faire le chemin très long et harassant, probablement sous les regards pleins de reproche de ses concitoyens, la femme de Samarie « monte » imperceptiblement au niveau plus haut de l'être qui lui est accessible grâce à la présence de l'inconnu, qui connaît la soif de son cœur. Ses mots lucides et véridiques évoquent chez elle la foi ainsi que le désir de confier aux gens, la condamnant peut-être pour sa vie débauchée mais sentant le vide pareil au sien, qu'elle a déjà trouvé ce qu'elle avait longuement et en vain cherché.

Ayant quitté récemment ce monde, Anjezë Gonxhe Bojaxhiu (1910-1997), plus connue sous le nom de Mère Teresa, est la personnification du *même* idéal d'attitude noble. Comme elle n'a pas besoin de présentation<sup>31</sup>, nous nous contenterons seulement de noter que si dans la vie de ce monstrueusement égocentrique XX<sup>e</sup> siècle, les personnes comme elle sont possibles, leur présence sera possible aussi dans le champ du roman, qui, sans être « le reflet de la réalité », comme on nous l'apprenait jadis, y trouve son appui et son essor. Une dernière remarque : après Auschwitz, la naissance de personnages romanesques qui puissent convaincre que le retour au « Siècle d'or », dont parle avec ferveur Don Quichotte aux chevaliers, est toujours possible, serait très difficile ; on pourrait

<sup>29</sup> Cf. Ph 2, 6-7 : « Lui, de condition divine, / ne retint pas jalousement / le rang qui l'égalait à Dieu. / Mais il s'anéantit lui-même, / prenant condition d'esclave, / et devenant semblable aux hommes. » – *Bible de Jérusalem*, p. 1551.

<sup>30</sup> Jn 4, 5-26 sq. – *ibid.*, pp. 1402-1403.

<sup>31</sup> Nous nous permettrons de renvoyer pourtant à son poème « Anyway », que l'on pourrait appeler aussi « manifeste de l'attitude noble » (Teresa, Mother. *For my Albania*. Tirana, Publishing house 55, 2010, p. 122).

voir par contre naître des personnages qui « indiquent », d'une manière ou d'une autre, que le chemin menant au Royaume de Dieu est toujours ouvert.

#### 4. Vers un « réalisme vertical » dans le roman du XX<sup>e</sup> siècle

Comment alors caractériser l'idéal littéraire que l'on pourrait opposer à ce petit dernier de la littérature, appelé « réalisme cynique » ? Y a-t-il des œuvres qui mènent au renouveau possible de la noblesse dans le roman, du regard ennoblissant la réalité ? Nous appliquons pour l'instant à cet idéal artistique le terme « réalisme vertical » pour essayer de formuler ci-dessous certaines de ces composantes.

Dans le domaine de la narration objective à la troisième personne, le roman court mais expressif *Nouvelle histoire de Mouchette* (1937) de Georges Bernanos (1888-1948)<sup>32</sup> « offre », quoique de manière extrêmement délicate, un regard pareil sur la réalité. Celui-ci implique la perception, au-delà de tous les détails tissant la trame du roman, d'une Personne, ou plutôt d'une Figure, qui, loin d'observer simplement, avec l'impartialité distante caractéristique du dieu des déistes, ce qui arrive aux personnages, y compatit et y est entraînée à un tel point qu'il est parfois difficile de le « saisir ». Avant de citer un passage-clef du roman où l'on peut distinguer cette présence, nous noterons seulement que le roman ne parle nulle part de personnes nobles : qu'ils représentent la petite ou la haute noblesse, la noblesse parisienne ou provinciale, réelle ou potentielle (rappelons qu'Alonso Quichano est un pauvre hidalgo, et qu'Eugène de Rastignac appartient à une famille noble de province, quoiqu'au bord de la ruine). La *Nouvelle histoire de Mouchette* nous plonge dans un monde de dénuement extrême, où il n'y a que des masures habitées par des êtres alcoolisés, ayant perdu leur face humaine, où règnent les braconniers et les contrebandiers et où l'on voit... une petite fille, appelée Mouchette, qui meurt de désillusion. Ses illusions n'ont pas eu le temps de s'épancher, comme chez Don Quichotte ou Rastignac, pour pouvoir ensuite être écrasées, elles le sont presque au moment de leur naissance. La « fleur » fine de la confiance et de l'amour, ayant poussé dans leur « sol », finit par être impitoyablement piétinée : la jeune fille est violée par le braconnier épileptique Arsène, qui l'a hébergée après que, se sauvant pour la nième fois de l'école détestable, elle s'est égarée dans la forêt avoisinant le village, envahie par une tempête... Et c'est juste au moment où Mouchette se trouve très près de l'ancienne carrière de sable, située à quelques pas seulement du lac, où s'éteindra bientôt sa vie, n'ayant jamais connu la force salutaire de la compassion humaine, qu'apparaît le passage énigmatique, que nous avons déjà mentionné : « Et aujourd'hui voilà qu'elle songeait à sa propre mort,

<sup>32</sup> Le roman n'a été traduit en bulgare qu'en 2007, par Nelly Zaharieva (cf. : Бернанос, Жорж. *Нов разказ за Мушет*. Прев. от фр. Нели Захаријева. София, Издателство „Свят 2001“, 2007). [Bernanos, Georges. *Nov razkaz za Mushet*. Prev. ot fr. Neli Zaharieva. Sofia, Izdatelstvo „Svyat 2001“, 2007].

le cœur serré non par l'angoisse, mais par l'émoi d'une découverte prodigieuse, l'imminente révélation d'un secret, ce même secret que lui avait refusé l'amour. Et, certes, l'idée qu'elle se faisait de cet événement mystérieux restait puérile, mais *l'image* qui la laissait la veille insensible, l'enivrait maintenant d'une tendresse poignante. Ainsi *un visage familier* nous apparaît dans la lumière du désir, et nous savons tout à coup que depuis longtemps il nous était plus cher que la vie. »<sup>33</sup>

Le rôle modeste mais en même temps considérable du narrateur, dans ce cas, semble être ici pour faire renaître chez le lecteur le sentiment perdu de la présence à peine perceptible mais permanente de cette Figure dans toute la création.

Mais demandons-nous ce qui se passe dans une narration qui n'est pas à la troisième personne. Une des œuvres d'un écrivain contemporain turc, qui a été récemment traduite en bulgare, mérite en l'occurrence notre attention. Non, il ne s'agit pas d'Orhan Pamuk, mais de son compatriote Tahsin Yücel (1933–2016), qui est non seulement romancier mais encore critique littéraire, traducteur connu, enseignant-chercheur, s'intéressant à l'œuvre (serait-ce par le fait du hasard ?) de Bernanos. Son roman s'intitule *Citoyen (Vatandaş, 1996)*, dont le sujet peut se résumer en quelques phrases : dans une époque où les forums-internet n'existent pas, un homme, qui craint les répressions politiques et n'est pas privé de talent poétique, décide d'émettre ses messages moraux à l'égard de la société d'un endroit atypique mais très fréquenté : les toilettes publiques ; petit à petit, il va se convaincre que ce qu'il fait n'est pas insensé, sans réponse et non efficace, et le chef de la société, où il travaille comme employé sans importance, va être contraint à la quitter à cause des écrits qui le discréditent et qui sont lus et copiés par tout le monde ; enfin, le chef en question, ayant trouvé un poste supérieur, propose au *Citoyen* (c'est sous ce pseudonyme que le personnage de Yücel signe ses œuvres) de travailler officiellement pour lui, en utilisant son talent pour le succès vertigineux de sa carrière ; or il se trouve confronté à un refus inattendu, impensable !

Qu'est-ce qui donne la force à Şaban Baş (le Grand Lâche), lâche et peureux par nature, non seulement de vaincre moralement son chef mais aussi de le faire réfléchir, assez sérieusement, sur les raisons du refus ? De se transformer d'un personnage, rassemblant plutôt les traits de l'antihéros, en un personnage qui mérite de l'admiration, en Volcan Taş (la Pierre Volcanique)<sup>34</sup> ?

Il s'avère que sa forme vient du *souvenir d'un geste noble*, dont il a été jadis l'objet et qui l'a « obligé » de faire part, à son tour, à la chaîne du bien : dans son enfance, un marchand inconnu (dont le nom échappe au narrateur) lui a offert les « sabots rouges pour les enfants » dont il avait tant rêvé, ces sabots que mettaient les enfants du quartier et que ni lui ni personne de ses proches ne pouvait se

<sup>33</sup> Bernanos, Georges. *Œuvres romanesque suivies de Dialogues des carmélites*. Paris, NRF, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1997, p. 1339 ; c'est moi qui souligne, K.M.

<sup>34</sup> Yücel, Tahsin. *Vatandaş*. Roman. Trad. du turc par Noémi Cingoz. Monaco, Éditions du Rocher, 2004, pp. 69–70.

permettre<sup>35</sup> « [...] ma dette c'est une paire de sabots d'enfant », confie secrètement à son « interlocuteur » le personnage-narrateur<sup>36</sup>.

Dans ce roman encore, l'évolution morale et spirituelle du personnage peut « se mesurer » à l'attitude envers la femme : traitant au début de manière totalement consummatrice et irresponsable sa maîtresse vieillissante (qui est aussi sa locatrice), avec qui il se lie juste comme ça, c'est-à-dire qu'il entretient une relation de profit passif, peu à peu, avec son murissement personnel, s'agrandit également sa capacité de ne plus laisser aux circonstances diriger « à l'aveuglette » sa vie, sa seule réaction, *a posteriori*, contre la conjoncture étant de nature poétique. Il décide d'être, et le *devient*, un homme qui assume la responsabilité de ses actes : il épouse sa maîtresse, qui sans être vraiment attirante lui est fidèle, et refuse le mariage à sa fiancée d'antan, « parfaite » dans ses manières et dans son apparence de poupée. Il s'avère même que cette personne est depuis longtemps la maîtresse de son chef, et, qui plus est, son ultime atout dans ses essais de convaincre le Citoyen de travailler en tant que journaliste dans son projet de magazine à grand tirage et influence, qui vaincra ses concurrents politiques éventuels...

Une *réalisation relativement plus complète* de l'idéal littéraire d'attitude noble peut être trouvée dans les romans de l'écrivaine américaine Francine Rivers (née 1947). Nous considérerons en particulier ici son roman *L'Enfant de la rédemption* (*The Atonement Child*, 1997), publié en bulgare en 1999.

Comme le lecteur le devine peut-être déjà, le sujet de ce roman a trait aussi à l'attitude (ig)noble vis-à-vis de la femme : sur le chemin de retour de la maison de retraite où elle travaille, Dynah Carey, étudiante dans un collège chrétien renommé, est violée par un inconnu que la police n'arrive pas à attraper, et l'acte horrible auquel elle a fait l'objet ainsi que ses séquelles (sa grossesse indésirable) servent de catalyseur au comportement des ses proches, à commencer par son fiancé Eton, jeune homme voué à un avenir prometteur de prêtre et serviteur de l'Église. Comment va-t-il souffrir cet acte déshonorant la femme qui lui appartiendra bientôt légalement ; pourra-t-il l'aider à surmonter la crise à laquelle elle succombe, ou au contraire, la poussera-t-il encore plus fort dans le gouffre de la dépression et du désespoir ? Il s'avère que la piété d'Eton n'a été en grande partie qu'apparente, piété des mots, et non pas des actes, dont la source est à chercher dans un cœur qui aspire au bien véritable pour la personne qu'il prétend aimer. Face à la menace devant son bien-être, il laisse tomber en fait sa fiancée, aussi bien moralement qu'émotionnellement. Tout autre est le comportement de l'autre jeune homme dans le roman, Joe, étant lui aussi collègue d'Eton. Sa compassion spontanée et la manière

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, pp. 124–128.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 124.

sincère et tendre dont il se préoccupe de l'état d'âme de Dynah font évoluer l'ancien membre d'une bande d'adolescents en l'ami véritable qui la préservera du suicide<sup>37</sup>, et qui, en fin de compte, recevra son amour et sa main, soignant comme un père l'enfant, qu'elle décide d'engendrer, d'aimer, d'élever...

Voici brièvement certains éléments de « réalisme vertical » que l'on peut trouver dans les œuvres de Georges Bernanos, Tahsin Yücel et Francine Rivers : 1) présence de conscience de la dimension verticale de la réalité dans le monde romanesque ; même dans le roman de Yücel, où celle-ci semble être la plus faible, le personnage, s'en doutant, cherche la présence d'une instance invisible, transcendante, devant laquelle on puisse découvrir son for intérieur, comme devant un ami, sans lui rien cacher d'intime ; 2) compréhension de la situation de l'homme sur l'axe verticale de l'être, comme un être vivant conscient de la position unique, médiane, qui lui a été destinée originairement : être « à peine [...] moindre qu'un dieu » et supérieur à tout le reste de la création<sup>38</sup>, au carrefour du visible et de l'invisible, du spirituel et du physique, du céleste et du terrestre<sup>39</sup> ; 3) l'« élévation » de toute la création en un geste qui attend la geste réciproque de pitié ; parce qu'elle s'appuie sur la prise de conscience de ce qu'une pitié pareille a déjà été manifestée, de ce que le Juge est devenu pareil à chacun de nous afin de pouvoir compatir à toutes nos faiblesses, sans pourtant commettre de péché<sup>40</sup> ; si tout homme est « voué d'être prêtre et roi de la création »<sup>41</sup>, pourquoi l'écrivain ne serait-il pas ? ; un tel geste « de prêtre » peut être trouvé dans l'épigraphe du roman de Bernanos, où l'on « entend » la prière adressée à Dieu pour qu'Il ait pitié de l'âme de Mouchette ; 4) discours romanesque chaste, non pas débraillé<sup>42</sup>, mais modéré (l'idée du sacré ne va pas au cynisme), comme il convient à l'homme qui maîtrise son langage, qui ne l'a pas laissé le dominer, lui ; insistons sur le fait qu'en dépit du sujet qui ne manque pas de piquant Yücel ne s'est permis aucun cynisme, ni au niveau de l'expression, ni au niveau de sa conception du monde.

## 5. Conclusion

La « noblesse » étant morte, on voit naître le « réalisme social » de Balzac. Cette naissance est marquée par la transformation de la « personne morale » en « personne sociale ». L'étape logique

<sup>37</sup> Rivers, Francine. *The Atonement Child*. A novel. Carol Stream, Illinois, Tyndale House Publishers, 1997, pp. 90–99.

<sup>38</sup> Ps 8,6 – *Bible de Jérusalem*, p. 659.

<sup>39</sup> Cf. Уеър, Калистос (епископ). Единството на човешката личност според източните отци. – В: Мерджанова, И., М. Стоядинов (съст.) *Изтокът и Западът за личността и обществото. Богословски перспективи*. Велико Търново, Праксис, 2001, с. 92-94. [Ware, Kallistos (Bishop). *Edinstvoto na choveshkata lichnost spored iztochnite ottsi*. – V: Merdzhanova, I., M. Stoyadinov (sast.) *Iztokat i Zapadat za lichnostta i obshtestvoto. Bogoslovski perspektivi*. Veliko Tarnovo, Praksis, 2001, s. 92-94].

<sup>40</sup> Cf. He 4,15 – *Bible de Jérusalem*, p. 1578.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>42</sup> Comme c'est le cas par exemple du roman de Beigbeder paru en bulgare en 2004, *L'amour dure trois ans* (Paris, Grasset & Fasquelle, 1997).

conséquente s'exprime d'abord par la transformation de la « personne sociale » en « antihéros », et ensuite par celle du « réalisme social » en « réalisme cynique » (d'après Beigbeder). Y en a-t-il une alternative ? L'auteur de ces lignes en voit une dans le « réalisme vertical », réhabilitant la dimension verticale de l'être et la noblesse dans le comportement du personnage, et, concernant le narrateur, dans son regard de « prêtre », le regard de l'homme voué à être « prêtre et roi de la création » (Kallistos Ware). On retrouve des éléments de réalisme vertical dans les romans de Georges Bernanos, Tahsin Yücel et Francine Rivers.

Traduit du bulgare par Malinka VELINOVA